Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 6 (1877)

Heft: 11

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039991

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

E.: Pas mal, cependant il ne prononce pas très-bien les *s*, il zézaye.

I.: En effet, Simon devra faire des efforts pour se corriger (l'instituteur indiquera les moyens à prendre).

Michel, c'est à vous de lire.

E.: Ils marchèrent devant elle avec une pieuse dévotion, et offrirent en sacrifice une quantité innombrable de génisses et de brebis. Les Lévites jouaient des cymbales, etc.

I.: Paul, avez-vous des observations à faire au sujet de la lecture de Michel ?

E.: Oui.

I.: Et lesquelles ?

E.: Il prononce mal les *r;* c'est-à-dire qu'il grasseye.

I.: L'instituteur donne à l'élève les directions voulues, pour qu'il puisse arriver à une bonne prononciation.

La lecture continuera ainsi, et l'on ne manquera pas de relever les mots prononcés d'une manière défectueuse.

(A suivre.) A. B.

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Décembre 2. — Quels jours tristes et froids l'hiver nous apporte ! La terre est couverte d'une épaisse couche de neige ; une bise glaciale qui gémit avec effort dans les rameaux du vieux chêne, la soulève, l'a fait tourbillonner et l'amoncelle par tas contre les talus et dans les ravins. Ce sont des plus mauvais jours que puisse nous donner cette impitoyable saison. Heureux qui peut les passer au coin du feu, sans angoisses et sans soucis, en insultant à la tempête, selon l'énergique expression du poète ! J'ai ce bonheur, que je voudrais voir partagé par tant d'autres. Mais ma félicité est troublée par la pensée des malheureux qui souffrent, par ces intempéries, du froid et de la faim. Ames généreuses et qui savez compatir aux souffrances d'autrui, pénétrez dans la mansarde du pauvre. Quel affligeant spectacle y frappe les yeux ! Une mère, des enfants couverts de haillons, aux traits amaigris et portant l'empreinte de privations nombreuses, se pressent autour d'un foyer moitié éteint, où fume un tison de bois vert. Riches, vous avez maintenant un grand devoir à remplir, celui de l'aumône. Etendez généreusement votre main pour donner, et donnez largement. Donnez sous l'œil de Celui qui a dit : « Un verre d'eau fraîche donné en mon nom ne restera pas sans récompense. » C'est le ciel qui a rempli vos greniers ; mais il veut que le pauvre ait sa part de vos trésors. Dieu ne permet les inégalités de conditions que pour nous rendre tous plus vertueux ; pour donner aux uns les mérites de la charité et aux autres, ceux de la résignation.

Le 4. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance ; me voilà âgé de quatre lustres surchargés de deux ans, comme dirait Boileau. Que le temps passe vite ! Les roseaux ont gémi bien des fois au souffle glacial de décembre depuis ma naissance. Cet anniversaire m'inspire des pensées graves et sérieuses. J'ai vingt-deux ans sonnés et je n'ai encore rien fait pour mon avenir. Depuis trois ans passés que je suis

petit instituteur de village, je vis au jour le jour, comme le savetier de la fable. Ne serait-il pas bientôt temps de penser au lendemain ? Resterai-je plus longtemps dans une position aussi précaire ? N'y aurait-il pas pour moi quelque carrière plus avantageuse ? Ce n'est pas la première fois que mon esprit inquiet se pose cette question. Mais je l'ai toujours repoussée comme une pensée coupable, comme une mauvaise tentation. Je crois en effet bien être dans la voie où me veut la Providence; je le reconnais à l'amour profond que j'ai pour l'enfance, aux plaisirs que je trouve dans l'enseignement et à la satisfaction intérieure que j'éprouve dans l'accomplissement de ma tâche. Comment pourrais-je donc encore hésiter ? Non, je n'abandonnerai point pour des motifs d'intérêt la belle carrière, dans laquelle je suis entré, l'honorable phalange de travailleurs parmi lesquels j'ai pris place. Pour être obscure, laborieuse et souvent ingrate, notre tâche n'en est que plus méritoire. Quant à l'avenir pourquoi s'en inquiéter plus que de raison : l'oiseau à sa pâture, et le lis des champs son vêtement, a dit Notre-Seigneur.

A la place de m'occuper à peser des avantages matériels, je devrais bien plutôt travailler à me rendre plus digne de ma belle vocation. Le fait est que j'en suis encore bien indigne. Il faut avoir des qualités et des vertus particulières pour approcher de l'enfance, lui vouer ses soins, lui consacrer ses jours et pouvoir prétendre au beau titre d'éducateur de la jeunesse. J'ai la conscience de tout ce qu'il me manque sous ce rapport. Je suis souverainement mécontent de moi-même, quand je jette un coup d'œil dans mon for intérieur ; lorsque je soulève le voile d'une main hardie, je ne découvre en moi, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, que faiblesse, imperfection, misère. Voyons que je fasse aujourd'hui mon petit bilan.

En fait de connaissances je crois pouvoir enseigner convenablement notre programme primaire ; mais il y a dans mon esprit rien de brillant, ni de solide, ni de profond. Peut-être trop confiant dans mes prétendus moyens, ai-je trop embrassé. J'ai étudié de tout un peu; c'est le plus sûr moyen de ne rien apprendre et de ne jamais rien savoir. Parfois il me semble qu'il y a quelque chose de bon en moi ; mon esprit paraît se dépouiller de son enveloppe matérielle, se dresser de tout son long et atteindre aux pensées les plus abstraites, mais je ne tarde pas à m'apercevoir que ce n'est qu'une fausse lueur, qu'une aurore trompeuse qui ne sera jamais suivie d'un plein jour. Tous les oiseaux n'ont pas les ailes de l'aigle, hélas! il n'est pas donné à tout le monde de devenir savant. Du côté moral, je suis bien plus à plaindre encore. A la moindre difficulté mes plus fortes résolutions s'évanouissent comme un peu de fumée dans les airs ou, comme un château de cartes s'écroule au plus petit souffle. Si je ne vis pas dans le mal, je me sens, d'autre part, trop peu d'ardeur et de vertu pour le bien. Cette situation me rappelle une parole terrible de l'Evangile. « Parce que vous n'êtes ni chaud ni froid, je vous rejette loin de moi. »

Le 6. — J'ai eu aujourd'hui la visite de notre nouvel inspecteur scolaire ; me voilà déchargé d'un souci qui me pesait lourdement au cœur. La visite de l'inspecteur est tout un événement pour le régent, surtout quand cet inspecteur est un inconnu. J'ai eu lieu d'être infiniment satisfait de son amabilité à mon égard, et de sa manière d'examiner les élèves. Ceux-ci ont bien bronché sur quelques points, mais l'ensemble n'a pas été trop mal, au reste l'examinateur a été indulgent. Il a compris qu'on ne peut pas avoir parcouru son programme, lorsqu'on est encore dans les premiers mois de l'année scolaire. Il m'a témoigné de la satis-

faction sur la marche de mon école, ce qui m'est un grand motif d'encouragement. M. N. est parfaitement qualifié pour remplir cette tâche délicate et difficile. Il a le talent de se faire comprendre aux enfants et de faciliter leurs réponses. Point de questions ardues, vagues, embrouillées tendant à dérouter les élèves ; mais des demandes claires, pratiques à la portée des jeunes intelligences, et cela avec une douceur, une aménité bien propre à rassurer les plus timides. Je forme des vœux pour que nous l'ayons longtemps dans notre arrondissement scolaire.

Le 7. — Je me suis levé ce matin pensif comme un Socrate ou un Platon. J'ai fait de singulières réflexions sur les mystères qui environnent l'homme ici-bas. Que d'êtres dans le monde ! Quelle diversité dans ces êtres depuis le minéral inerte jusqu'à l'homme placé à la tête de cette échelle presque infinie et pour qui tout semble avoir été créé ! Qui est-il donc cet être privilégié, ce roi de la création ? Quelle est la fin dernière de celui en qui tous les êtres placés au-dessous de lui ont leur fin ? Abîme de mystères où s'égarerait l'esprit de l'homme si la religion ne venait à son secours, lui apporter une lumière divine et lui dire: « Regarde tout à la clarté de ce phare sacré, marche sans crainte à la lumière de ce saint flambeau et garde-toi que le souffle de tes passions ne l'éteigne jamais ; car si cette lumière n'éclaire plus ta voie, tu es vraiment bien à plaindre ; tu es perdu dans un dédale sans issue ; tu es semblable à l'aveugle qui a perdu son bâton dans le désert, il a beau redoubler ses cris de détresse, aucun écho ne répond à sa voix. »

Le 8. — Il vient de me tomber sous la main quelques pages du fameux Byron. Quel drâme que ce *Manfred !...* Quelle grandeur ! Quelle poésie on y trouve. Mais combien on souffre de voir son héros traînant partout la lourde chaîne de son ennui et de ses remords, sans chercher une consolation dans la religion. Que n'eût point fait ce génie s'il eût été chrétien ? A sa poésie si fleurie, si riche, si forte, il manque le souffle divin du christianisme, Hélas ! que de nobles victimes l'affreux scepticisme a fait au commencement de ce siècle ! Que d'âmes riches et fécondes, dévorées par ce ver hideux ! Que de souffrances morales endurées par ces grands esprits qui s'obstinaient à fermer les yeux aux enseignements du christianisme pour ne point voir la lumière qui les éblouissait, mais dont la clarté leur était importune. On a vraiment l'âme attristée quand on lit Jouffroy, lord de Byron, Schiller et d'autres libres-penseurs. Aujourd'hui combien on en trouve qui, moins le génie, ressemblent à ces tristes célébrités et se font gloire d'étaler leur scepticisme. Pauvre raison humaine, où elle s'égare quand elle est aveuglée par les passions, par l'orgueil, par l'amour des jouissances ! Heureux qui s'entient à la philosophie du catéchisme ; il restera ferme au milieu des orages de la vie. La foi et l'espérance sont les deux ancres divins qui préserveront sa barque de tout naufrage.